

La nouvelle africaine

Arnaud Campagne

Elle est arrivée par une matinée de froid cinglant, vêtue de tissus aux couleurs vives qui ressemblaient plus à des haillons détrempés qu'aux drapés rouges que portaient avec panache nos mères. Son regard aussi, tamisé et craintif avait été érodé par les nuées du désert. Le désert assèche et pique à vif ; la forêt assombrit. J'étais moi-même rétif à l'idée de m'affilier à elle, mais la douleur qui m'étreignait au souvenir de mon propre sort m'inclinait à plus d'indulgence. Je portais un haut bleu azur, flottant au-dessus de mon corps fin et mince. Je lui tendis ma main frêle et gercée et l'avertis du regard de mes bons sentiments.

Fatouma était Ivoirienne. Elle était âgée de 17 ans, comme moi, et avait le visage avenant et un regard enjôleur. Son histoire était la mienne, celle de Moufassa ou de Laurent. Un récit en montagne russes, un imaginaire sans fin et motivé par la vision d'un halo bleuté, ici, en France. Pourtant le jour de son arrivée il tombait des grêlons sur la frêle toiture du foyer des Yvelines. Il pleuvait à tout rompre mais pas même cette peinture grisâtre et malfaisante n'entamait son optimisme. Dans sa naïveté de nouvelle arrivante, elle me lança : demain par où je commence ? Je me transformai à mon tour en nuage des jours de pluies.

Que m'énervaient-ils les arrivants de tous bords avec leur entrain décapant. La sûreté de leur parole tranchait avec mes rêves déçus et l'inanité qui en suivit. Là où il faisait mauvais, je craignais la pluie alors qu'eux voulaient irradier l'endroit de leur engouement serti de mille espoirs. Une fresque quasi continue se jouait au foyer, avec ses protagonistes volubiles et ses clairs louvoyants. Fatouma était pourtant prometteuse. Mais il lui restait tant de chemin à accomplir.

J'étais arrivé en 1995, quand tonnait encore dans mon pays le rugissement de la haine et de la barbarie. Pays aux mille collines, sillonnées et verdoyantes. Source du Nil rouge, gardien bienveillant d'une faune et d'une flore exceptionnelles. Je suis né là-bas, aux abords du lac Kivu sur une terre opulente. Je lui contais mon histoire :

« La vie y était compliquée, largement occupée par le travail harassant mais nécessaire. Nous cultivions le riz et pillions le sorgho avant d'aller pêcher sur les eaux mouvementées du lac. » Je devais laisser transparaître quelque expression facétieuse car Fatouma m'interrompit et ma lança :

« On dirait que tu rigoles de ce que tu faisais là-bas. La pêche n'a jamais été mon fort »

Oui, j'exultais dans mon for intérieur. Les éclats d'eau pure, les tourbillons de poissons et la barque bringuebalante émoustillaient mon âme et me ravissaient en sensations. Il y avait aussi le rire de Joseph.

« Moi non plus pour tout de dire. Mais la pêche pour nous n'était prétexte qu'à d'autres croisières. Nous partions mon frère et moi à la recherche d'ouvrages, de romans et de récits avec pour filet notre besace. C'était merveilleux ». Fatouma laissa filtrer sa surprise. Je continuai plein d'entrain.

« Mes parents parlaient aussi bien français que kinyarwanda. Ma mère était institutrice, mon père cultivateur. J'ai très tôt su lire. J'avais un appétit sans fin pour la chose livresque. Mon frère et moi avons monté d'habiles stratagèmes pour esquiver nos tâches journalières et redoublions d'ingéniosité pour dénicher les précieux manuscrits. » J'enserrai un petit ouvrage que j'avais dans ma poche. Mon interlocutrice m'écoutait avec attention et

fébrilité. Je me découvris un peu plus.

« Ce livre est l'unique rescapé d'une bibliothèque secrète que nous avons formée. Les touristes de passage constituaient notre vivier principal. Quelques pépites atteignaient nos casemates mais tout cela était bien insuffisant. Nous lisions à satiété, jamais repus mais envoûtés par les phrases de qualité inégales qui nous tombaient sous la main. Un jour, l'aventure prit du ressort quand nous fîmes la connaissance d'un jeune congolais du nom de Joseph.